



[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

André Durand présente

**“Il barone rampante”**

(1957)

**“Le baron perché”**

(1960)

roman d’Italo CALVINO

(283 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis un commentaire.

**Bonne lecture !**

## Résumé

Le 15 juin 1767, à Ombreuse, près de Gènes, Côme Laverse du Rondeau, qui a à peine douze ans, se révolte contre sa vieille famille aristocratique un peu déchue (son père, le baron Arminius Laverse du Rondeau, qui veut devenir duc mais est persuadé d’être la victime d’un complot des Jésuites ; sa mère, Konradine, la fille d’un général allemand qui rêve d’armées et de batailles ; son oncle qui, à demi Ottoman, est passionné d’apiculture et d’hydraulique), contre son précepteur, l’abbé Fauchelafleur (un vieux janséniste gagné par les idées nouvelles), surtout contre sa sœur, Baptiste, qui triomphe des palefreniers au jeu du bras de fer, chasse le rat, la nuit, un chandelier à la main, un fusil sous le bras, cultive des lubies culinaires, étant spécialiste des croquettes au foie de rat, des pattes de sauterelles, des queues de porc rôties enroulées en forme de gimblettes, préparant avec un malin et sadique plaisir des escargots sous maintes formes pour les déjeuners en famille. Comme, ce jour-là, elle est parvenue à décapiter des escargots pour piquer «*ces têtes molles de petits chevaux avec un cure-dents, je pense, sur autant de beignets*», Côme refuse de manger une fois de plus ces mollusques, et est chassé de la table. Il monte alors dans un arbre, comme les garçons de son âge sont habitués à le faire. Mais, contrairement aux autres garçons, il n’allait jamais en descendre.

Or, comme, tout autour de lui, branches et feuilles poussent, se divisent, se rejoignent, il peut, d'un «léger pas d'écureuil», circuler de branche en branche et d'arbre en arbre, avec une «obstination surhumaine» (comme le dit Blaise, son jeune frère qui, seul personnage ordinaire dans son entourage, est tout naturellement le narrateur du roman). La bravade devenant une sorte d'idéal (comment réussir ce que tous affirment être impossible?), il ne met plus jamais le pied à terre. D'en haut, il observe la vie des humains d'en bas avec plus de clarté, dit-il, avec ironie mais non sans charité, voulant prouver à ses contemporains le vrai sens de la liberté et de l'intelligence, leur démontrer surtout qu'ils n'agissent qu'en balourds et à l'étourdie, qu'ils vivent dans une morne routine, dans la médiocrité, tant dans leur rapport à la nature que dans leurs amours, tellement dépourvues de folie, ou dans leur engagement historique.

Après les années de formation passées à maîtriser ce mode de vie arboricole, à apprendre à passer d'arbre en arbre, sans jamais toucher le sol, devenu un Robinson qui se livre à la chasse pour se nourrir et se vêtir (car il n'a pas gardé ses cheveux poudrés, sa queue nouée d'un ruban, sa cravate de dentelle, son petit habit vert à basques, ses culottes mauves, ses longues guêtres de peau blanche et son épée au côté), puis pour améliorer son confort, qui s'est forgé un caractère, il s'instruit. Il lit des milliers de livres, entassant parmi les branches toute l'"Encyclopédie" de Diderot et de d'Alembert, «au fur et à mesure qu'ils lui parvenaient par un libraire de Livourne». Il est en correspondance avec Rousseau et Voltaire, qui s'interroge sur son «cas». Il s'intéresse à la botanique. Il apprend la typographie afin d'imprimer de petits périodiques excentriques. Il invente des systèmes hydrauliques, accumulant des barils d'eau en prévision des incendies. Il collabore avec les paysans d'Ombreuse, taillant les arbres pour un salaire modique. Il entretient des amitiés (notamment avec Jean-des-Bruyères, un bandit de grand chemin que la lecture des romans anglais du XVIIIe siècle, en particulier "*Clarisse Harlowe*", amène à renoncer à ses méfaits ; et avec une colonie d'exilés espagnols, contraints de vivre comme lui sur les branches des arbres). Il mène de sa vie une bataille contre des pirates barbaresques qui enlèvent son oncle, qui est musulman. En équilibre sur un drap étendu, il livre un duel contre un ennemi jésuite. Il adhère brièvement à la franc-maçonnerie. Il conduit, en «patriote perché», la révolte des citoyens d'Ombreuse contre la dîme. Il appuie les troupes françaises envahissant l'Italie. Il séduit même des femmes en véritable libertin, car elles semblent apprécier particulièrement de séjourner «en l'air» ; il tombe ainsi amoureux de la blonde Violette, une marquise fantasque, impétueuse, éprise d'absolu et donc sensible à son originalité, leur idylle durant vingt ans jusqu'à ce que, lassée de cette vie aventureuse, elle décide de quitter lui et son mode de vie trop particulier. Cette expérience l'ayant brisé totalement, il mène ensuite une existence d'ermite, s'exprimant avec la nature et les animaux. Cette excentricité lui vaut le surnom de «*baron perché*», et il est connu dans l'Europe entière ; aussi reçoit-il de nombreuses visites, dont celle de Napoléon Bonaparte, empereur défait, venu connaître un homme à fort caractère et ayant une idéologie, qui le reçoit en grande pompe ; mais aussi celle d'un futur héros de Tolstoï, le prince André de "*Guerre et paix*"!

Néanmoins apparaît une déraison que la rédaction de nombreux traités zoologiques, politiques... contribue à renforcer, le vieux baron s'enfermant dans une solitude irréversible, et tombant dans l'oubli. Finalement, respectant toujours sa promesse, plutôt que d'être ramené à terre par ses proches, à plus de soixante-dix ans, il choisit de disparaître au bout de la corde d'une montgolfière de passage, dans l'azur, sans laisser de traces.

Et Blaise emmêle ses mots et achève d'écrire tandis que son frère vient d'achever de vivre.

## Commentaire

"*Le baron perché*", l'une des inventions les plus étonnantes de toute l'histoire de la littérature, est d'abord un roman d'aventures.

En respectant l'intangible choix initial, en assurant la vraisemblance de l'entreprise, en maintenant un humour moqueur, qui entraîne l'enthousiasme du lecteur, celui-ci l'attendant au détour de chaque page en se demandant comment il soutiendra une telle gageure, Calvino développe sa fiction rationnellement, d'une façon implacablement réaliste et implacablement logique, pour exposer les conséquences de cette situation paradoxale. Il fait croire à un modèle de vie possible, accumulant

toutes sortes de péripéties (qui, l'arbitraire et le hasard régnant, font toutefois un peu fourre-tout, l'histoire perdant ainsi de sa densité), pour le moins originales, inscrites dans un espace, un temps extrêmement précis. Il créa ainsi une sorte de Robinson ligure, un homme en lutte avec la nature à la façon dont le montrait Defoe. Le personnage est présenté par un témoin, son frère, la personne qui la plus proche de lui, son admiration affleurant tout au long du récit sans toutefois transformer l'aîné en sur-homme, s'estompant lorsqu'il est rattrapé par la veillesse implacable.

Calvino indiqua qu'à partir d'une image fondatrice, il développa *«une histoire qui se souciait de rendre justifiable et vraisemblable jusqu'à l'irréalité de la trouvaille initiale»*, à partir d'*«un paysage et une nature, certes imaginaires, mais décrits avec précision et nostalgie»*. Il concluait : *«En somme, j'avais fini par prendre goût au roman, dans le sens le plus traditionnel du terme»*.

L'action était située dans la région d'Ombreuse, près de Gênes, qui passait alors pour l'une des plus densément boisées d'Europe, un atavisme de cette époque lointaine où *«un singe parti de Rome pouvait arriver en Espagne sans toucher terre, rien qu'en sautant d'arbre en arbre»*. On se demande dès les premières lignes si le baron pourra continuellement mener une vie aérienne dans un monde de bosquets, s'il ne descendra pas un jour des arbres. L'auteur conserve le suspense dramatique jusqu'aux dernières pages.

La fantaisie est sans cesse jaillissante : la conversion du brigand par la lecture de *«Clarisse Harlowe»*, les caprices de la marquise, l'enlèvement de l'hydraulicien mahométan par des Barbaresques..., autant de pages où la cocasserie fait alliance avec la fraîcheur. Mais, même si l'idée de vivre toute sa vie dans un arbre relève presque de la magie, il ne s'agit pas d'une histoire fantastique.

En effet, c'est aussi, l'évocation de l'Histoire autorisant des effets de réel qui jouent avec l'irréalisme de l'intrigue, un roman historique dont l'action commence immédiatement après la guerre de succession d'Autriche, où est dressé un tableau satirique de la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, où on évoque en arrière-plan les campagnes de Napoléon Bonaparte : la guerre qu'il mena en Italie pour le compte de la Révolution française (1796-1797) ou bien son passage à Milan lorsqu'il se fit proclamer roi d'Italie (1805). L'évolution de Côme est parallèle à celle des idées nouvelles ; sa vie sylvestre commence en plein dans cet âge des Lumières aux idées foisonnantes et utopiques auxquelles il est d'ailleurs largement acquis, son apogée coïncide avec l'extension de la Révolution en Italie, et il décline avec la Restauration.

Italo Calvino indiqua : *«Cherchant une époque écoulee pour y situer un improbable pays recouvert d'arbres, je m'étais laissé prendre par le charme du dix-huitième et de la période de bouleversement entre ce siècle et le suivant. Voici que le protagoniste, surgissant du cadre burlesque de l'Histoire, venait à moi revêtu d'un portrait moral, avec des traits culturels bien définis ; les recherches de mes amis historiens, sur les penseurs des Lumières et les jacobins italiens, constituaient un précieux aiguillon pour l'imagination. «Le baron perché» me vint d'une manière très différente que pour «Le vicomte pourfendu» : au lieu d'un récit hors du temps, au décor à peine esquissé, par des personnages filiformes et emblématiques, à l'intrigue de fable pour enfants, j'étais continuellement attiré, dans mon écriture, par la réalisation d'un «pastiche» historique, un répertoire d'images du dix-huitième, étayé par des dates et des corrélations avec des événements et des personnages fameux.»*

Même si la fiction préserve, derrière l'éblouissante fantaisie, l'autonomie du littéraire par rapport à l'idéologie, le roman est encore un conte philosophique à la manière de ceux de Voltaire, Côme étant chassé de la villa familiale comme Candide du château de Thunder-ten-Tronck. Puis il tend à *«se réaliser en tant qu'être humain»* en cherchant *«une voie vers une complétude non individualiste à atteindre à travers la fidélité à une autodétermination individuelle»*. D'autre part, Calvino engagea une réflexion sur les relations entre l'être humain et la société, ainsi que sur le rôle de la famille. Si Côme vit dans les arbres, c'est pour s'éloigner des contraintes de la vie sociale.

L'auteur, qui confessa un goût prononcé pour la solitude, qui était désormais débarrassé de ses anciennes conceptions et qui ne voyait plus la littérature comme porteuse d'un message politique, fit de son héros son alter ego. Il confia : *«Était-ce l'histoire d'une fuite des rapports humains, de la société, de la politique? Non, cela aurait été trop évident et futile : le jeu ne commençait à m'intéresser que si je faisais de ce personnage qui refuse de marcher sur la terre comme les autres non pas un*

*misanthrope mais un homme continuellement dévoué au bien du prochain, inséré dans le mouvement de son temps, qui entend participer à chaque aspect de la vie active : du progrès des techniques à l'administration locale, à la vie galante. Tout en sachant que pour être vraiment avec les autres, la seule voie est d'en être séparé, d'imposer obstinément aux autres et à soi-même cette singularité incommode et cette solitude de chaque heure et de chaque moment de la vie, de même que c'est la vocation du poète, de l'explorateur, du révolutionnaire. Le "perché" par vocation intérieure, qui reste dans les arbres même quand il n'y a nulle raison extérieure pour y demeurer, est l'homme complet, que je n'avais pas proposé clairement dans "Le vicomte pourfendu", celui qui réalise sa propre plénitude en se soumettant à une discipline volontaire rude et contraignante. Il se passait avec ce personnage quelque chose pour moi d'insolite : je le prenais au sérieux, j'y croyais, je m'identifiais à lui. [...] Les personnages secondaires, nés par une prolifération spontanée de cette atmosphère romanesque, sont des solitaires, chacun l'étant d'une façon manquée, gravitant autour de l'unique façon juste qui est celle du héros, des excentriques, des types bizarres, alors que nous vivons aujourd'hui dans un monde de non-excentriques, de personnes dont la plus simple individualité est niée, tant elles sont réduites à une somme abstraite de comportements préétablis. Le problème aujourd'hui n'affecte plus désormais la perte d'une partie de soi-même, c'est celui de la perte totale, de n'être plus rien. De l'homme primitif qui ne faisait qu'un avec l'univers, on pouvait encore dire qu'il était inexistant en ce qu'il ne se différenciait pas de la matière organique, nous sommes lentement arrivés à l'homme artificiel lequel, ne faisant qu'un avec les produits et les situations, est inexistant en ce qu'il ne se frotte plus à rien, qu'il n'a plus de rapport avec ce qui l'entoure, mais il ne fait que "fonctionner" abstraitement. Pour corriger mon élan trop vif à m'identifier au héros, j'ai créé un narrateur au caractère antithétique de celui de Côme, un frère posé et plein de bon sens. Le «perché» par vocation intérieure, qui reste dans les arbres même quand il n'y a nulle raison extérieure pour y demeurer, est l'homme complet, que je n'avais pas proposé clairement dans "Le vicomte pourfendu", celui qui réalise sa propre plénitude en se soumettant à une discipline volontaire rude et contraignante.»*

Côme, personnage rocambolesque à nul autre pareil, fantasque et fougueusement sensible, garçon têtue et un rien misanthrope, est d'abord un homme selon la nature au sens où l'entendait Rousseau, qui vit en accord avec elle et la subit, qui reste à son service et la respecte comme une mère, qui vit aussi pleinement les sentiments naturels comme l'amour avec Violette, l'un des plus intenses et extraordinaires qu'offre la fiction, dont il accepte cependant l'issue avec fatalité, comme si la Nature ne pouvait se combattre. Il parcourt toutes les étapes de la condition humaine, en accord avec son âge et son évolution, sans déborder du choix extraordinaire qu'il a fait inconsidérément, et sans cependant se réduire à l'état d'ermite. En effet, constamment animé par la curiosité, passionné par le progrès, il ne se retire jamais vraiment du monde, ne renonce pas à le changer, ne cesse d'y intervenir, de prendre part aux combats du temps. La vie des autres et leur comportement à son égard l'intéressent. Ce qui n'est pas une des moindres singularités de son caractère, il pouvait concilier sa passion pour la vie en association et son refus perpétuel de l'univers social : *«Plus il s'obstinait à rester niché dans ses branches, plus il semblait soucieux d'entraîner ses semblables dans de nouvelles formes de rapports.»* Ce solitaire *«comprit que les associations renforcent l'homme, mettent en relief les dons de chacun et donnent une joie qu'on éprouve rarement à vivre pour son propre compte»* : celle de constater qu'il existe de nombreux braves gens, honnêtes et capables, tout à fait dignes de confiance : *«Lorsqu'on ne vit que pour soi, on voit le plus souvent les gens sous leur autre face, celle qui nous force à tenir constamment la main sur la garde de notre épée»*. Il n'est pas indifférent non plus aux réactions suscitées par son idée fixe de ne jamais toucher terre. Il souhaite juste s'affranchir des convenances, et rester en toutes circonstances un libre-penseur, un libre acteur de son temps. Aristocrate et l'aîné d'une famille puissante, il assume sa condition, mais, homme éclairé qui vit dans un siècle de bouleversement des idées, il tient d'abord à son humanité plutôt qu'à son rang, à sa réalisation plutôt qu'à ses possessions, prône le partage juste des fruits du travail commun, la nécessité de l'éducation et la possibilité de la rédemption par la lecture. S'il est victime de mille passions successives, il soumet pourtant, tout à la raison, et, en cultivant les plaisirs, donne une leçon de savoir-vivre à tous les moralistes. Cet être droit, honnête et

simple vit à l'étage du dessus, ce qui est une métaphore aussi simple que puissante des visionnaires, de ceux qui osent être différents.

On peut voir en lui l'alter ego de Calvino. L'un et l'autre ont «un regard éloigné» («*Pour bien voir la terre, il faut la regarder d'un peu loin.*»), sont des observateurs obliques et faussement détachés du réel, se tenant non pas à l'écart mais à une certaine distance d'où les points de vue peuvent et doivent être multipliés. D'ailleurs, Calvino n'en fait pas mystère : cette forêt où circule son personnage ne représente pas réellement une forêt italienne du dix-huitième siècle : il s'agit en vérité de la forêt du langage, dans laquelle évoluent aussi le romancier et son lecteur. Côme circule dans les arbres comme Calvino dans les lignes. L'écrivain parla ici de son art, avec un mélange de fraîcheur fière et de détachement passionné. Il écrivit ce livre au moment où il vivait la crise de la gauche européenne : Côme reste présent à l'Histoire, mais du haut des arbres, parce que tout ce qui se passe en bas est vraiment trop absurde.

“*Le baron perché*”, roman merveilleusement spirituel, une des plus remarquables réussites romanesques de Calvino, reçut le prix Viareggio en 1957, qu'il refusa «*parce que, déclara-t-il, son acceptation aurait simplement contribué à consolider une institution dépassée, le prix littéraire*». Le roman contribua largement à asseoir sa célébrité tant en Italie qu'en France et dans le monde.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)